PREMIER ESSAI

DE

MES VOYAGES.

« Le Voyager me semble un exercice profitable ; l'ame y a une continuelle exercitation à remarquer des choses incognues et nouvelles . . . et le corps n'y est ni oisif, ni travaillé ».

Montaigne, Liv. 3, Chap. IX.

1790.

THE NEWBERRY
CHICAGO

PRÉFACE.

Sortons donc enfin du cercle étroit de la politique. Instruisons-nous, devenons des hommes publics, à la bonne heure; mais n'y a-t-il plus en France que des nouvelles et des journaux; et pour se faire lire, faudra-t-il se borner à parler de l'assemblée nationale, des assignats, des départemens et des aristocrates? N'est-on pas las d'adresses, de projets, de satyres, de déclamations en tout genre pour ou contre la révolution? La révolution est établie solidement. Elle n'a plus besoin, pour se soutenir, ni de nos épées, ni de nos écrits. N'avons-nous pas tous jurés de lui être fideles jusqu'à la mort? Où sont ses ennemis? Le tems des conspirations est passé, celui de la raison viendra-t-il?

Je n'ai pas lu la cent-millieme partie des sottises imprimées depuis deux ans. Je ne vais jamais au café, ni au foyer de la comédie, et cependant je suis si fatigué de nouvelles, que pour me distraire, je me suis mis à voyager et à écrire mes voyages. Je n'ai pas gagné grand'chose à

ce moyen. J'ai trouvé pa-tout le même esprit, la même curiosité, les mêmes amusemens. Il n'y a point de table, point de cotterie qui n'ait son orateur et son devin; et Dieu merci, l'orateur et le devin sont de toute la cotterie, les plus ennuyeux et les plus ignorans.

« Ecoutez-moi, dit l'un, le régne du despotisme est passé, la liberté et l'égalité vont devenir le code des nations. Les peres de la patrie s'occupent de nos droits dans le sanctuaire de la vérité; occupons-nous de nos devoirs dans le temple de la justice; tombe à jamais le bandeau de l'erreur que le fanatisme et la superstition avoient placé sur nos yeux, etc... (1).

« C'est très-bien, dit l'autre, je l'avois toujours dit, cela ne pouvoit pas être autrement; il faut être conséquent et avoir des principes. Suivez les décrets et vous

(1) C'est un singulier style que celui dont on nous régale dans la plupart des journaux, des adresses et des discours patriotiques. L'un nous fait de la métaphysique à propos des meurtres; l'autre nous fait des phrases de réthorique à propos de tout. Eh! Messieurs, faites-nous du françois; parlez intelligiblement; laissez votre galimathias, ou donnez-nous les moyens de nous élever *à la hauteur de votre génie*.

verrez cette union, cet enchaînement de principes et de conséquences qui forment le sublime tableau de la constitution ».

Oh ! Messieurs, faites-nous grace un moment de vos principes et de vos conséquences. Suspendez vos mouvemens oratoires, et laissez-moi passer. Je cours le monde sans mauvaise intention. Je suis François, citoyen comme vous ; mais j'ai plus besoin de voyager, que de vous entendre. Je ne vous forcerai point à lire mes voyages ; ne sommes-nous pas libres les uns et les autres ? Mais je vous prierai à deux genoux, de laisser passer mon livre après moi, et de ne point en interrompre la lecture, par une sanglante diatribe contre les aristocrates, ou d'excellentes plaisanteries contre les moines.

Ne croyez pas au reste que je me sois totalement privé, pour mon livre, du seul véhicule qui le fasse lire aujourd'hui. J'ai glissé çà et là quelques mots des circonstances ; j'ai laissé tomber sur mon tableau un peu de ces couleurs nationales, sans lesquelles point de salut. Cela n'empêchera pas que mon livre et mon nom ne soient oubliés dans cent ans d'ici ; mais cela pourra donner quelque vogue à l'un et à l'autre pendant trois jours. Et pendant

ces trois jours, je dirai, comme un autre, *mon livre* et *mon Imprimeur* (1).

Mon Imprimeur! je suis bien hardi. En trouverai-je? ces Messieurs sont devenus des êtres importans, difficiles, inabordables. Il faut être couvert d'or ou de réputation pour en obtenir une courte audience. Le pauvre diable de bel esprit, qui a sué sang et eau dans son grenier, pour combiner des phrases et arrondir une brochure de 80 pages, sur les affaires du tems, se présente humblement, le chapeau d'une main et la brochure de l'autre.

—Monsieur, voudriez-vous vous charger d'imprimer ce manuscrit?

—Encore un manuscrit! Monsieur, je suis accablé d'ouvrages, une partie de mes ouvriers est *en ribotte*, l'autre est sur les dents. On n'est pas de fer.

—Monsieur, c'est une bagatelle, et ma vie en dépend.

—Je verrai; vous reviendrez demain.

---

(1) Les seules presses de Paris ont employé, depuis la révolution, 728 millions de rames de papier. J'ai entendu une petite femme prononcer *mon Imprimeur*, avec la même grace qu'elle disoit autrefois *mon coëffeur*, ou *mon épagneul*. Vous en viendrez-là, Madame. Il ne faut jurer de rien.

—Monsieur, je ne peux pas revenir demain, je vous prie de voir tout à l'heure; et je commence par vous protester que vous ne courez aucun risque.

—Je le crois, mais je m'en assurerai. Revenez demain, nous conviendrons du prix.

—Monsieur, le prix sera bientôt fait, je ne vous demande que trois louis.

—Vous demandez trois louis! Ignorez-vous, Monsieur, que nous ne nous chargeons plus des frais, que nous n'achetons plus de manuscrits, mais qu'on achete notre tems.

—C'est bien différent.... A vue de pays je vois que votre ouvrage prendra cinq feuilles; s'il me convient de l'imprimer, s'il ne contient rien de contraire au respect dû à la Loi, à la Nation et au Roi, je consens de l'imprimer pour cinq louis, et de vous en tirer cinq cens exemplaires; je ne suis pas arabe.

L'auteur, étourdi d'une pareille proposition, reprend son manuscrit, et s'en retourne honteux, consterné, et murmurant entre ses dents contre l'étrange inégalité des conditions qui place le travail et la peine d'un côté, et tout le profit de l'autre.

« Les Imprimeurs, dit *Mercier*, sont plus redoutables et plus cruels à l'auteur débutant, que la meute des journalistes ». Cette phrase n'a pas empêché qu'on ait vendu 40 mille exemplaires du *Tableau de Paris ;* mais je crains bien qu'elle n'interrompe le cours de mes voyages.

28 *mai* 1790.

J'ARRIVE de Ver...., Madame, où vous savez que la duchesse de *Bourv.*.. ne cessoit de m'appeler depuis deux ans. Je me suis laissé entraîner par le *vicomte de Fonten*.... dont le caractere, l'esprit & les connoissances, en tout genre, ont pris un tel empire sur moi, que je ne sais rien lui refuser. Et ma foi, sans lui, vous ne me verriez plus; je serois mort d'ennui, mais mort à la lettre, chez la duchesse. Vous savez que cette femme est demi-folle, vieille & mauvaise compagnie. Je n'ai jamais conçu pourquoi on y alloit, & encore moins comment on y restoit. Que sa table y attire des gourmands tels que *Blanchard*... *Let*... *Till*...; de *J*...; que l'extrême licence y conduise Mesdames de *Beln*.... de *J*... de *Nocet*, à la bonne heure; mais les demoiselles de *Cha*...., le curé de *Nou*.., le *vicomte de Fonten*... qu'y vont-ils faire, qu'y cherchent-ils? des nouvelles? eh mon dieu, on les a par tout; tout le monde sait les nouvelles, depuis le cordonnier du coin, jusqu'à monsieur de *Clinchemore*, qui en fait métier. Les nouvelles me sortent par tous les pores.... (1) Du monde? il

(1) Ce n'est point un mal que tout le monde sache les nouvelles; mais c'est un grand mal, quand tout le monde en fait. On ne sait plus à quoi s'en tenir. Je ne vois pas d'ailleurs ce que l'esprit public a gagné à cette manie de politique qui nous a pris si subitement & si universellement à la gorge. Les Anglois

n'eſt pas bien choiſi. La ducheſſe avoit rétabli dans ſon château la *liberté* & *l'égalité*, long-temps avant que l'aſſemblée nationale en eût fait une loi fondamentale & conſtitutionnelle. On a vu ici réunis, plus d'une fois, ſous le même couvert, des garçons perruquiers, des barons, des froteurs, des marquiſes, des femmes-de-chambres, des moines & des catins.

Des promenades & des jardins? ce n'eſt pas encore la ſaiſon, du moins cette année. Le printems a été fort laid. La campagne n'étoit pas tenable. Avez-vous encore dans vos papiers, certain voyage à Ralley, de 1785? je me rappelle avec tranſport que les prés, les fleurs, les oiſeaux, la beauté des ſites & la liberté, tout concouroit à rendre ce voyage délicieux. Il n'y avoit rien de tout cela à Ver.... Je n'ai point vu de fleurs, pas même de la violette. Je n'ai point entendu de roſſignols. Les chemins étoient mauvais, l'air humide & le vent froid. Nous avons eu le printemps dans le mois de janvier, & en récompenſe l'hiver eſt venu ſe placer dans le mois de mai; ce mois de mai a beaucoup de réputation, on ne ſait pas pourquoi. C'eſt l'emblême de bien des réputations.

On joue beaucoup, & gros jeu, chez la ducheſſe. Je n'aime point le jeu, je n'y ſuis point heureux. Je ne ſuis bon à rien, comme dit madame de *Nocet;* que faire? s'ennuyer..... Heureux quand je pouvois me dérober à la curioſité active des

---

parlent quelquefois de goût, de littérature, de morale, de commerce & du *beau temps*, & n'en ſont pas moins libres, quoiqu'on diſe.

femmes, & me gliſſer auprès des deux charmantes ſœurs. Connoiſſez vous, Madame, ces deux petits anges, qu'on appelle les demoiſelles de *Chao*.....? il faut céder à la tentation de vous les peindre.

Imaginez ce que la jeuneſſe a de plus brillant, de plus tendre, & de plus délicat, des cheveux blonds, de grands yeux bleus pleins de douceur, un viſage ovale & modeſte, l'éclat des plus belles couleurs, cette fineſſe, cette blancheur de peau particulieres aux blondes, & qui laiſſent voir la pourpre imperceptible de ces petites veines qui ornent les tempes, le cou, le ſein, les bras, &c. un ſourire enchanteur, une politeſſe aiſée....., un mêlange touchant & ſingulier de fineſſe, & d'ingénuité dans le caractere. L'aînée un peu plus ſérieuſe, la cadette un peu plus coquette. Toutes les deux aimant la grande parure, celle-ci pour plaire à tout le monde, celle-là pour ne pas déplaire à leur ſurveillante, madame de *Nocet*. Toutes les deux aimant la lecture, l'aînée des romans, la cadette des comédies; au fait, je ſerois fort embarraſſé s'il falloit faire un choix, & je ſuis preſque de l'avis du vicomte de *Font*... qui voudroit les épouſer toutes les deux ou n'en épouſer aucune.

Jugez, Madame, de quel éclat brilloient ces deux roſes au milieu des ſoucis qui les entouroient; en femmes,

C'étoit une madame de *Nocet*, leur tante, vieille lamproye, écraſant les femmes & dévorant les hommes.

Une madame de *Joupil*, petite, & franche étourdie, toujours lorgnant, toujours parlant, toujours dérangeant ou arrageant ſon mouchoir.

Une madame de *Belm*..., dont la petite vérole

a prodigieuſement groſſi le teint, & dont le tempéramment a preſque fait oublier le ſexe.

Une demoiſelle de *Poſſ*... qui paroît du matin au ſoir enſevelie dans ſes rêves amoureux, & qui, dit-on, les réaliſe du ſoir au matin.

En hommes, qui avions-nous ? Un monſieur de *Let*... qui a, ſelon la chronique, perdu ſes oreilles & ſes yeux au ſervice de la ducheſſe.

Un monſieur de *Lacroix*, grand ſec avocat, curieux, impertinent, bavard, étourdi, & faiſant, en parlant, des grimaces de ſinge.

Un monſieur de *Tillet* qui rit, qui jure, qui parle comme un matelot de Loire.

Un monſieur de *Clinchemore*, valet ſouple, intrigant, paraſite, gagé & renommé pour ſes nouvelles & ſes bons mots (1).

Je ne parle point du vicomte de *Fout*... & du *curé de No*... Vous les connoiſſez comme moi. Vous ſavez de quelle conſidération ils jouiſſent dans tout le canton ; l'un & l'autre par leur caractere encore plus que par leur eſprit. Vous ſavez combien ils me ſont chers ; & vous avez daigné plus d'une fois paroître jalouſe des ſentimens qu'ils m'inſpiroient. Sans eux que ſerois-je devenu ? Exigez-vous, Madame, que je vous rende un compte exact de toutes les merveilleuſes frivolités que j'ai vu &

(1) Je ſais que la mode des portraits eſt paſſée ; qu'eſt-ce qui fait des Portraits aujourd'hui ? ou ſi quelque peintre s'aviſe encore d'en faire, la reſſemblance eſt ce dont il s'occupe le moins. Mais je vous garantis la reſſemblance de ceux-ci. Vous ſavez bien, Madame, que je ne me ſuis jamais guères embarraſſé des modes.

entendu pendant trois semaines d'absence ? Ah ! ce seroit bien le cas de dire que,

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Certes, je n'ai pas tenu registre de toutes les nouvelles de M. de *Clinchemore*, de tous les bavardages de M. *la Croix*, des tracasseries de Mde. de *Nocet*, des coquetteries de Mde. de *Joupil*. A quoi bon ? Mais vous saurez que je me promenai beaucoup le Dimanche 9, malgré le vent, malgré mon rhume, malgré Mde. de Belm.... qui vouloit que je fisse sa partie.

CHAPITRE PREMIER.

Promenade.

JE m'enfonçai dans le taillis pour rêver plus à mon aise aux grandes révolutions dont nous sommes témoins, sans y croire. Ce clergé jadis si puissant, si vain, si riche, dépouillé de ses biens, de son crédit & de sa vanité par un seul acte de l'assemblée nationale. Cette noblesse si fiere de ses titres & de ses priviléges, si avide des graces de la cour, humiliée, reléguée, battue sans bruit, & presque sans réclamation.

La religion devenue une affaire de conscience ; nos bourgeois devenus des citoyens romains, nos artisans devenus des héros ; ces municipalités nouvelles, ces départemens substitués aux administrations provinciales ; ces juges électifs substitués aux cours souveraines, ces assemblées primaires, ces

pactes fédératifs, cette liste civile, &c. Quel vaste champ pour la méditation ! quel sujet d'étonnement pour le philosophe ! Quand on parle tous les jours, si légérement, si étourdiment de ces objets, on ne songe pas qu'on effleure sans y penser les plus grandes questions de la politique, de la morale & de la religion. On en parle sans y croire, & sans les combattre. On est subjugué par l'ascendant que prennent insensiblement les décrets ; espece d'empire plus fort que celui des loix mêmes, puisque la force de celles-ci en dépend.

On s'accoutume à prononcer certains mots vaguement, machinalement, comme on s'habitue à voir le soleil, le printems, la pluie, la végétation, sans en comprendre la cause, sans trop savoir gré des effets. Mais lorsqu'on rentre en soi-même, lorsqu'on veut se rendre compte de ces grands mouvemens, de ces violentes secousses qui nous ont brusquement fait sortir d'une léthargie de 13 cents ans; lorsqu'on examine enfin de sang froid ce que nous étions il y a deux ans, ce que nous sommes aujourd'hui ; effrayé d'un intervale immense aussi rapidement parcouru, on croit rêver, on se tâte pour savoir si l'on est bien réveillé (1).

---

(1) Lorsqu'en 1787 on prononça pour la premiere fois le nom *d'états-généraux*, on prit ce vœu pour le rêve d'un bizarre antiquaire. A quelle prodigieuse distance nous sommes de cette année 1787 ! M. *Manuel* a raison : aucune nation sur la terre n'est parvenue à réformer dans un an, ses princes, ses juges & ses prêtres. Et cette réforme ressemble assez aux travaux d'Hercule.

J'étois assis sur la mousse au pied d'un chêne ; & peut-être que, profondément occupé de tous ces objets, je parlois haut sans m'en appercevoir. Lorsque j'entendis un bruit léger, comme de feuilles froissées par le passage de quelqu'un ; je me levai assez vîte pour en découvrir la cause. Je ne vis, je n'entendis rien ; plus de bruit, pas un souffle. Je crus m'être trompé ; c'étoit apparemment le vent, un oiseau, une couleuvre ; & j'allai me remettre au pied de mon chêne. Je n'étois pas assis, qu'un éclat de rire étouffé, me fit relever plus vîte que la premiere fois, & courir à une touffe de châtaigniers qui me déroboient la vue des rieurs. J'arrive, je vois, quoi.....? Je vous le donne en dix..... C'étoit les deux jolies sœurs qui, accroupies l'une contre l'autre, & la tête cachée dans leur sein, paroissoient immobiles de honte & de frayeur.

Ah ! je vous y prends, Mesdemoiselles ; comment nommez-vous ce jeu-là ? -- De sœur écoute, me dit la cadette, en se relevant, plus rouge que le feu. -- Sœur écoute ! c'est fort bien ; mais qui écoutiez-vous ? -- Mais, vous apparemment. -- Moi ! allons donc, Mademoiselle, je ne disois mot, j'étois seul, & je ne suis pas fou de par tous les diables. -- Non, mais on dit que vous êtes..... *amoureux*, hazarda l'aînée. -- Votre jolie bouche, Mademoiselle, a hésité en prononçant ce mot scabreux. Hé ! de qui serois-je amoureux, si ce n'est des deux charmantes sœurs. -- Voilà des complimens ; mon Dieu, ne savez-vous pas, Monsieur, que nous n'aimons pas les complimens, (c'est toujours l'aînée qui parle) au reste, nous ne prétendions forcer ni votre retraite, ni votre secret, pardon de vous

avoir interrompu ; allons-nous-en ma sœur. -- Non pas tout à l'heure, Mesdemoiselles, & puisque le hazard, ou votre curiosité m'ont procuré cette bonne fortune, vous n'en serez pas quitte à si bon marché. -- *La Cadette.* Ne dites pas, Monsieur, que ce soit la curiosité ; c'est le hazard, en vérité, qui nous a conduites ici ; demandez à ma sœur. Nous étions venues nous promener dans ce taillis, sans dessein, sans autre intention que de nous promener. Nous ne pensions point à vous, lorsque nous avons entendu la voix d'un homme qui parloit assez haut. Notre premier mouvement a été de fuir : mais c'est mon frere qui répéte son rôle, a dit ma sœur. Oh ! point du tout, ai-je répondu, mon frere n'est point ici, & je parie que c'est M..... qui fait une chanson. Et dans ce moment-là je vous voyois le dos. Approchons de lui tout doucement, & nous allons lui faire grand peur (1).

Comment avez-vous pu imaginer, Mesdemoiselles, que vous feriez peur, avec des figures comme les vôtres. -- *La Cadette* Nous n'avons rien imaginé, Monsieur, nous nous sommes approchées indiscrétement peut-être ; vous nous avez entendu, la frayeur, la honte &

(1) Je ne devois pas en effet éprouver de frayeur à l'apparition subite de ces deux jolies créatures. Mais je me félicite beaucoup de n'en avoir point inspiré à deux filles, jeunes, timides & parfaitement bien élevées. Un galant-homme doit être le soutien & non la terreur des filles ; & une fois le caractere du galant homme établi, sa vue & sa rencontre ne peuvent effaroucher que des coquines ou de petites sottes.

un

un sentiment naturel plus fort que la réflexion, nous a fait cacher derriere ces châtaigniers. Voilà tout, voilà notre histoire; il ne tient qu'à vous de la publier, de l'enjoliver, & d'en amuser les loisirs de Madame de Nocet. Mais en la racontant n'oubliez pas, je vous prie, ni la chanson, ni celle qui en est l'objet; nous nous chargerions de vous en faire ressouvenir.

Vous êtes une charmante & délicieuse créature, de me provoquer aussi hardiment; j'aime votre franchise & votre précaution: comptez, mademoiselle, que je ne suis pas homme à me laisser vaincre en générosité. Allons, voilà qui est dit; c'est une guerre déclarée: arrangeons d'avance notre plan de bataille; c'est à moi de commencer; l'attaque nous est dévolue de droit, à nous autres hommes; vous n'avez que la défense, & ce rôle n'est pas le moins beau. D'abord, je commencerai par dire.... *L'aînée m'interrompit, & me dit d'un air si touchant,* » ah! de grace, monsieur, ne dites rien, » que je fus tenté de me jetter à ses pieds, & de lui avouer que tout cela n'étoit qu'une mauvaise plaisanterie: *elle continua;* » que diroit-on, que penseroit-on de nous, si on savoit que vous nous avez rencontrées au milieu d'un bois? ce seroit un rendez-vous, une étrange folie; nous serions perdues, déshonorées à jamais; mon Dieu, que nous sommes malheuses!..... » (1).

(1) Si vous saviez combien madame de Nocet est cruelle envers ses nieces; comment elle les tourmente du matin au soir! Que je hais les femmes impérieuses, au ton sec, au regard audacieux, au geste pro-

Et je vis une larme prête à couler. --- Ah ! tranquillisez-vous, mesdemoiselles, & ne troublez point un instant de bonheur par le regret éternel de vous avoir inquiétées. Me croyez-vous capable d'un noir procédé, d'une horreur avec les deux plus jolis anges du ciel.

Certes, je m'estime trop heureux de vous avoir rencontrées, pour ne pas vous en témoigner toute ma reconnoissance, quoique le hasard tout seul en ait fait les frais. Cette rencontre est un de ces événemens que je n'oublierai de ma vie. Mais soyez sûres que, ni madame de *Nocet*, ni personne au monde ne pourront s'en amuser. Je vous laisse, mesdemoiselles, nous voilà près de l'avenue, il ne faut même pas qu'on nous voie rentrer ensemble: oserois je vous demander une grace ?

La cadette. Voyons ce que c'est.

Permettez, qu'avant de nous séparer, je prenne un chaste baiser sur vos joues virginales; il me semble qu'on ne peut pas moins accorder à un homme à qui on veut faire peur au milieu d'un bois..... Elles rougirent, je les embrassai; & les deux petits moutons, un peu honteux, me demanderent si je danserois aux noces des deux fermiers; je répondis que je n'aimois pas la danse : & les

---

noncé. « Le ciel, dit l'auteur d'*Emile*, ne fit point les femmes insinuantes & persuasives, pour devenir acariâtres : il ne les fit point foibles pour être impérieuses, il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures, il ne leur fit point les traits si délicats pour les défigurer par la colere ». L'auteur d'*Emile* avoit-il connu Madame *de Nocet* ?

voilà qui se sauvent en courant ; comme Diane sur les nues.

CHAPITRE II.

Noce de Campagne.

LE mardi 18, la duchesse marioit deux de ses fermiers ; & les noces se faisoient au château. Avez-vous vu des noces de campagne, madame ? ce sont des orgies plus gaies, plus naturelles, plus nombreuses, plus animées que celles de ville ; on danse, on rit, on boit sans mesure ; les jeunes gars lutinent les filles par des baisers ou des coups de poing ; celles-ci distribuent des coup-d'œil aux plus jolis, & des soufflets aux plus téméraires ; les repas sont des noces de Gamache, les salles sont des granges, & plus d'une fois les gerbes ont servi de lit (1).

Quoi qu'il en soit, à dix heures du matin les deux couples étoient dans la cour du château avec les violons & toute la jeunesse du village. Je descen-

(1) Les payſans ſont en général plus intéreſſés, & tout auſſi libertins que les gens de ville. L'argent eſt leur plus chere divinité. S'ils ne craignoient le diable & un peu leur curé, pour trouver dans les campagnes autant de proxenetes que dans les villes, il ne faudroit qu'y laiſſer un peu plus d'argent. J'ai connu un payſan qui conſentit à céder, pour dix écus, ſa maîtreſſe, qui devoit être ſa femme dans trois ſemaines.

bis avec madame de *Belm..*, qui vouloit voir la tournure des mariés ; moi, je n'étois pas fâché de vérifier si les mariées étoient aussi bien qu'on me l'avoit dit ; je n'eus pas de peine à les distinguer dans la foule ; à leur air plus modeste, moins épanoui, mais plus satisfait, à cette paix de l'âme, à ce charme intérieur qui se répand sur la physionomie de toutes les jeunes filles, qui se disent à elles-mêmes, ce soir je coucherai, en sûreté de conscience, avec mon ami ; je m'imaginai que toutes les autres filles les regardoient avec des yeux d'envie ; je leur fis mon compliment, qu'elles reçurent sans rougir, sans rire, sans se déconcerter, comme si c'étoit la chose du monde la plus simple que de se marier. On ne fait guères rougir dans les campagnes, & pourquoi rougiroit-on quand on n'a ni éventail pour se cacher, ni amoureux à distraire ? je les embrassai, & ce que vous aurez peine à croire, madame, c'est que ces excellentes filles, au lieu de me présenter leurs joues, vinrent d'elles-mêmes trouver mes levres & y appliquer fort innocemment un baiser presqu'aussi rude que leur peau.

Elles ne sont pas mal en effet ; l'une a de très-beaux yeux, & la bouche bien faite ; l'autre a un petit air fin & un nez retroussé ; mais toutes les deux ont le teint brun & hâlé, comme toutes les paysannes du canton. Les travaux rustiques, tous les gros ouvrages auxquels elles se livrent avec aussi peu de mesure que les hommes, donnent à leur taille un air hommasse, à leur figure une couleur uniforme, à leurs yeux un regard décidé, à leurs mains de rudes callosités, & une forme plate à leur

gorge ; tout cela ne peut jamais former un bel enſemble (1).

Je ſuis du goût de *Jean-Jacques*, je n'aime point les payſannes ; elles ne m'ont jamais paru ni propres ſur leur corps, ni délicates dans leurs ſentimens. Elles ne connoiſſent que le matériel de l'amour ; & quel amour ! les préparatifs du combat, les douces émotions, le frémiſſement, avant-coureur du plaiſir, les défenſes de la pudeur expirante, ces regards tendres & paſſionnés, ces attouchemens voluptueux, tous ces riens charmans qui, pour un homme délicat, ſont mille fois plus que la choſe même, ſont perdus pour les gens de la campagne, qui ſe hâtent d'aſſouvir leurs beſoins, & n'imaginent pas d'autre but dans l'amour que de faire des enfans, ni d'autre moyen que de ſe conjoindre.

Je fis à nos deux payſannes deux ou trois de ces queſtions équivoques qu'on ſe permet aſſez indiſcrétement le jour & le lendemain du mariage. Hé bien, Madame, ces bonnes, ces innocentes créatures répondirent à mes queſtions de la maniere la plus nette, & la moins équivoque. Madame de Belm..., ſe tenoit les côtés de rire, moi j'étois fort ſérieux. On a bien raiſon de dire que les extrêmes ſe touchent. J'admirois comment de ſimples payſannes, qui ſont de toute la ſociété les êtres les plus rapprochés de la nature, reſſemblent à l'aiſance merveilleuſe de nos gens du bel air qui en ſont les plus éloignés ? Eſt-ce que la

(1) Nos payſannes de France reſſemblent à celles d'Angleterre, comme les bergeres de Fontenelle à celles de Theſſalie.

pudeur eſt une affaire de convention, que les uns n'ont point encore admiſe, que les autres ont déja rejettée ? Non, ce n'eſt point cela. C'eſt qu'un vice naît également d'une extrême ignorance, & d'un extrême rafinement. Entre ces deux extrêmes ſe trouvent nos bourgeoiſes & la vertu. Plus l'intérieur ſe corrompt, plus l'extérieur ſe compoſe. Mais quand la corruption eſt à ſon comble, alors il n'y a plus de meſure à garder ; on néglige même les apparences, & on colore du nom de franchiſe cette impudence du vice, qui ſe montre dans ſa nudité. Les payſannes péchent par un défaut de formes, qu'elles ignorent : les pariſiennes par un oubli de ces mêmes formes qu'elles mépriſent.

On n'attendoit que madame la ducheſſe pour aller à l'égliſe. Auſſi-tôt qu'elle parut, on l'entoura, on lui baiſa les mains, on lui donna mille bénédictions. Ce moment me réconcilia avec elle. Elle eſt donc bonne, au fond, puiſque ſes vaſſaux (1) l'aiment, dans un temps où les vaſſaux outragent & mépriſent leurs ſeigneurs. Elle fait du bien, elle répand beaucoup d'aumônes, elle marie les jeunes filles ; ces qualités me firent oublier ſa folie, ſes criailleries, ſon intempérance (2), ſon mauvais ton. --- Allons à l'égliſe, mes enfans, dit-elle, je crois que monſieur le curé eſt prêt. Et tout le monde la ſuivit. Je dis tout le monde, c'eſt-à-dire

(1) Ce n'eſt que depuis quelques années que les femmes ſe ſont miſes à boire du *kerwaſer* & de l'eau de la côte ; & c'eſt depuis ce tems-la que les hommes s'en abſtiennent.

(2) Ce mot devroit diſparoître de toutes les langues. Je ne ſais comment il ſe trouve ici.

la plus grande partie; moi je m'acoſtai d'un payſan robuſte qui en regardoit d'autres jouer au palet, & que j'avois entendu la veille tenir quelques propos hardis; & je vais tâcher de vous rendre mot à mot la converſation que j'eus avec lui.

CHAPITRE III.

Entretien politique de l'Auteur avec un Payſan.

L'AUTEUR.

BON-JOUR, mon ami.

LE PAYSAN, *en me toiſant.*

Qui êtes-vous, Monſieur, je ne ſuis point votre ami? Nous ſommes tous égaux; traitons-nous donc avec égalité, c'eſt mon avis.

L'AUTEUR, *un peu déconcerté.*

Soit; l'égalité, c'eſt ma chimere favorite: hé bien, monſieur, voudriez-vous me dire ſi vous êtes content des bleds; la récolte ſera-t-elle belle cette année?

LE PAYSAN.

Oui, monſieur; ſi l'on ne vient point enlever nos gerbes ou couper nos bleds, il m'eſt avis que nous aurons une bonne année.

L'AUTEUR.

Couper vos bleds? Qui ſeroit aſſez fou, ou aſſez hardi pour cela?

LE PAYSAN.

Pardi, des ariſtocrates, des prêtres & des brigands; tous ces gens-là font le diable pour faire damner l'Aſſemblée Nationale; mais rira bien qui a le dernier, c'eſt mon avis.

L'AUTEUR.

Comment pouvez-vous être dupe deux fois d'un manége auſſi groſſier ? Comment pouvez-vous croire que les prêtres & les nobles, réduits au dernier dégré d'aviliſſement, ſoient aſſez bêtes, ou aſſez fous pour venir couper vos bleds & s'expoſer à ſe faire couper la gorge (1) ?

LE PAYSAN.

Ah ! que l'Aſſemblée Nationale a bien fait de nous délivrer de cette vermine-là !

L'AUTEUR.

Quel bien vous en reviendra-t-il ?

LE PAYSAN.

Comment quel bien ! nous ne paierons plus ni dîmes, ni taille, ni franc-fiefs. Nous n'irons plus à confeſſe. Chacun ſera libre chez ſoi, & mangera tranquillement les fruits qu'il aura ſemé. Meſſieurs de la ville, vous aurez votre tour, & il ne ſera pas dit que nous aurons toute la peine, & vous tout le profit. Il viendra un temps, & ce temps n'eſt pas loin, que les premiers deviendront les derniers, & les derniers les premiers, & c'eſt mon avis.

---

(1) Il y a de la bêtiſe encore plus que de la mauvaiſe foi à crier que les ariſtocrates brûlent leurs bleds & leurs châteaux, exprès pour faire manquer la révolution ; hé ! mes amis, ne voyez-vous pas que la révolution ne peut jamais leur faire pis que de brûler leurs châteaux & les faire mourir de faim..... Et dans cette ſuppoſition, je vous demande quel ſi grand intérêt ils ont de ſe précipiter eux-mêmes, & d'anticiper tous les maux à la fois ?

L'AUTEUR.

L'AUTEUR.

Mais lorſque vous ne paierez plus d'impôt ; qui vous défendra, qui paiera les troupes, qui entretiendra le Roi ?

LE PAYSAN.

Qui nous défendra ? nous-mêmes. Qui paiera les troupes ? nous n'en avons plus beſoin. Qui entretiendra le Roi ? ſon domaine & les biens du clergé. N'eſt-ce pas votre avis ?

L'AUTEUR.

On va vendre les domaines & les biens du clergé pour payer les dettes de l'état. Nul état, nul ordre de ſociété ne peut ſubſiſter ſans impôt. Il faut néceſſairement que vous donniez une partie de votre bien pour aſſurer l'autre.

LE PAYSAN.

Encore une fois, Monſieur, je ne veux rien payer ; ſuis-je obligé de payer, pour engraiſſer des commis, des miniſtres & des laquais ? avons-nous beſoin d'entretenir des prêtres & des ſoldats, quand nous pouvons nous battre & prier tout auſſi bien qu'eux : que chacun faſſe ſon métier & les vaches ſeront bien gardées ; c'eſt mon avis.

L'AUTEUR.

Vous ne ſongez pas que vous allez directement contre les décrets de l'Aſſemblée Nationale, & qu'en augmentant le déſordre par vos refus & vos déſobéiſſances, vous vous expoſez à perdre le fruit de ſes travaux, & tout le bien qu'elle a voulu vous faire.

LE PAYSAN, *après un moment de ſilence.*

Je ne ſais des décrets de l'Aſſemblée que ce que Monſieur le curé nous en lit au prône ; & entre nous, Monſieur le curé n'a pas l'eſprit de nous les

expliquer. Mais nous avons Monsieur *l'Etourneau*, avocat, homme savant comme les livres, c'est lui qui nous met le cœur au ventre. C'est lui qui nous assure que nous ne paierons plus rien; que nous n'aurons plus ni prêtres ni nobles, ni financiers; que les impôts & la finance sont des mots d'esclave, que lorsqu'on donne de l'argent, on a bientôt des fers; que nous sommes libres enfin, & que par droit & par raison, chacun est maître dans sa maison, & c'est mon avis.

L'AUTEUR.

Gardez-vous de croire cet avocat; c'est un ignorant, ou un fripon, qui vous conduit dans un précipice. Vous êtes libres, sans doute, mais votre voisin l'est aussi, il l'est autant que vous.... Seul vous ne pouvez rien faire, vous avez besoin des secours d'autrui; pour en obtenir des autres, il faut en donner. Sans relation, sans loix, sans rapports d'intérêts & de besoins, vous retombez dans un état mille fois pire que celui d'où vous sortez. Lorsque vous n'aurez ni tribunaux, ni troupes réglées, ni prêtres, les brigands viendront en foule brûler vos granges, égorger vos femmes, violer vos filles. Les ennemis du dehors se joindront à ceux du dedans pour ne faire de la France qu'un vaste tombeau, & si vous avez le malheur de survivre à cette affreuse révolution, vous n'aurez pas un ami qui vous console, pas un prêtre qui vous offre la douce perspective d'une autre vie (1).

---

(1) Si on vouloit supprimer certains appareils, qui font boire douloureusement, & à longs traits, le calice de la mort; j'avoue qu'il n'y a pas de ministere

LE PAYSAN.

On cherche à nous effrayer ; mais on n'y parviendra pas aisément ; nous avons tous fait le serment de ne rien payer.

L'AUTEUR.

Serment imprudent & qui ne vous lie point. Vous en rappellerez comme d'abus, quand le calme aura ramené la raison.

LE PAYSAN.

Comment l'entendez-vous ?

L'AUTEUR.

Pas autre chose, sinon que vous ignorez les dangers d'une pareille conduite. Vous vous éclairerez par vos fautes. On punira les plus mutins, & les autres redeviendront doux comme des moutons.

LE PAYSAN, *avec un mouvement de colere.*

Non, de par tous les diables, nous ne deviendrons plus moutons. Nous nous sommes trop longtemps laissé manger la laine sur le dos, nous serons loups, tigres, bêtes féroces, s'il le faut. Pour moi, j'ai un fusil à deux coups, une hache & une faulx au service de ceux qui viendront essayer de me ramener à la raison, & je veux que le diable m'emporte, si je ne passe pas trois balles au travers du corps du premier j... f..... qui viendra me

---

plus sublime & plus touchant que celui d'un prêtre qui prépare à la mort & applanit les difficultés de ce terrible passage.

demander une gerbe ou de l'argent. Entendez-vous cela, Monsieur (1)?

L'AUTEUR.

Vous êtes violent, Monsieur, ce n'est pas le moyen de nous entendre.

LE PAYSAN.

Et qui vous dit que je veux vous entendre? Qui vous prie de me donner des conseils? Êtes-vous aristocrate, Monsieur?

L'AUTEUR.

Je suis François & Citoyen.

LE PAYSAN, *en s'approchant de moi.*

Je vous demande si vous êtes aristocrate?

L'AUTEUR, *fierement.*

Que vous importe? Quel droit avez-vous de m'interroger?

LE PAYSAN.

Le droit du plus fort. Savez-vous qu'en faisant sonner le tocsin je pourrois vous faire égorger, vous & tous ces beaux freluquets du château?

L'AUTEUR.

Est-ce encore Monsieur *l'Etourneau*, qui vous glisse ces honnêtes insinuations?

LE PAYSAN.

C'est le diable, si vous voulez. Je n'ajoute plus qu'un mot, s'il vous prend jamais envie de me

(1) Ce n'est que dans l'ivresse, ou lorsqu'ils sont rassemblés, que les paysans sont mutins; sobres & isolés, ce sont d'autres personnages.

dénoncer à votre garde nationale, dont je me moque comme de çà, il ne faut pas que l'innocent pâtisse pour le coupable. Apprenez donc, Monsieur, que je me nomme *Jean-Jérôme-Martin Roucher*, fermier du grand *Luard*, paroisse de *Cong*.... Je ne crains pas qu'on me connoisse; les méchans seuls craignent la lumiere & la lanterne, c'est mon avis.

..... Maître *Jean-Jérôme-Martin Roucher*, me quitta brusquement après cette pétarade, & me laissa pénétré de chagrin de son ignorance & de son opiniâtreté.

CHAPITRE IV.

Un bon Curé.

Mon chagrin fut tel que je ne voulus prendre aucune part aux plaisirs de la noce; je ne vis plus parmi ces payſans qui sautoient & chantoient si gaiement, qu'un tas de mutins que le premier étourdi pouvoit mettre en jeu, & armer contre l'ordre public. Je communiquai mes craintes & mes réflexions au curé de N....., qui m'écouta d'un bout à l'autre avec cet air tranquille que vous lui connoissez, & qui me répondit du même air.

» Les payſans, en effet, sont montés à un point d'effervescence qui seroit terrible, effrayant pour qui n'a pas vécu dix ans au milieu d'eux. Mais ils ne sont ni aussi coupables, ni aussi dangereux qu'ils le paroissent. On profite de leur ignorance, on abuse de leur simplicité; on ne cesse de les échauf-

fer contre tout ce qui s'appelle prêtres, moines, nobles, commis, financiers; on leur représente tous ces gens-là, comme autant d'ennemis jurés de la révolution, comme des démophages qui voudroient les manger à leurs petits soupers. Ah! qu'ils sont criminels & dangereux ces infâmes écrivains, qui, de leur antre obscur, répandent dans nos campagnes le virus mordicant qui les ronge (1). Ces polissons faméliques nous envoyent toutes les semaines, des libelles incendiaires contre la noblesse, la religion & le clergé, sous le vain prétexte que la noblesse & le clergé vexerent autrefois les peuples. Ceux de nos payſans qui ſavent lire, courent ces nouvelles & les dévorent avec une avidité, qui ne le cede pas même à celle du tabac. Ils lisent, & lisent mal, tout ce qui ne flatte pas leurs passions & leurs préjugés. Tout ce qui les flatte au contraire, écrit d'un style grossier & approprié à la chose, ils le lisent bien & le retiennent, comme devant former désormais leur code & leur évangile. Ils vont ensuite au cabaret, ils boivent, chantent & haranguent tour-à-tour; ils s'animent contre tous les ennemis imaginaires dont on leur parle; il n'est plus question alors que de couper des têtes. Heureusement ils s'en tiennent aux menaces; mais ces menaces mêmes les accou-

(1) De 14 cent 60 journaux dont nous sommes riches aujourd'hui, combien en comptez-vous de sages & de véritablement impartiaux....? & l'on dit que nous pouvons nous assurer des faits anciens! Savons-nous seulement ce qui se passe sous nos yeux? Ah! oui, le témoignage des hommes!

rument au ſang, je crains qu'à force de parler impunément de couper la tête, des furieux ne haſardent d'en couper en effet ».

» Que faire ? quel remede ? La violence ſeroit dangereuſe ; la douceur & la patience me paroiſſent des expédiens plus ſûrs. Ce peuple eſt bon, il eſt égaré ; il faut l'éclairer, le ramener avec bonté. Mes paroiſſiens ſont tranquilles ; ils ont confiance en moi, ils ne font rien, ne décident rien ſans me conſulter, & j'oſe me flatter qu'aucun d'eux ne ſe repent d'avoir ſuivi la marche que je lui ai tracée (1) ; auſſi, environné des plus grands factieux de la province, & au milieu des troubles, vous n'entendrez pas un propos ſéditieux dans ma paroiſſe, pas une menace. Si tous mes confreres avoient voulu prendre la peine d'expliquer les décrets, & d'arrêter les premiers mouvemens d'inſurrection ; ils euſſent beaucoup mieux ſervi la révolution, qu'ils ne l'ont fait par leur

---

(1) Je connois pluſieurs habitans de la paroiſſe de Nouans, qui ne m'ont jamais parlé de leur curé qu'avec reſpect & attendriſſement : ce ſont des curés de cette eſpece qu'on avoit en vue lorſqu'on a dit, en parlant de leurs fonctions, que « c'étoit une véritable magiſtrature, une magiſtrature immédiate, d'autant plus efficace, qu'elle régnoit par les mœurs & ſans contrainte ; qu'elle tendoit à prévenir les déſordres, plus encore qu'à les réprimer ; que c'étoit ſur-tout par la bienfaiſance qu'elle ſe faiſoit ſentir, que c'étoit au cœur qu'elle parloit, & au cœur de l'eſpece d'hommes la plus nombreuſe, & peut-être la moins intéreſſée au repos de la ſociété ».

zele imprudent. Nous n'avions qu'une force d'inertie à employer dans cette criſe violente : au lieu d'arrêter, ils ont accéléré les mouvemens de la machine. Qu'eſt-il arrivé ? C'eſt que la plupart des municipalités ſont réduites à la cruelle alternative, ou de manquer à leurs devoirs, ou d'encourir la haîne des peuples : telle eſt leur poſition, qu'elles ſont preſſées entre le mépris des honnêtes gens, & la hache des bourreaux ».

» Nous avons eu bien des troubles en France, bien des révolutions. Celle-ci ne nous étonne que parce qu'on eſt toujours plus vivement frappé de ce qu'on voit, que de ce qu'on entend ; la ſeule différence que j'y trouve eſt dans la cauſe. C'étoit autrefois le fanatiſme religieux qui mettoit les armes à la main des peuples, & ſervoit de prétexte à l'ambition des grands ; c'eſt aujourd'hui le fanatiſme anti-religieux qui ſert de prétexte à l'humiliation du clergé, & d'inſtrument à la fureur des peuples.... Tout ſe calmera, Monſieur, & après l'orage nous verrons revenir le beau temps. Vous avez peut-être ouï parler des loix agraires demandées par les payſans du Charolois ; ſi cette nouvelle folie vient à gagner pays, ſi nos payſans ſe la fourrent en tête, c'eſt là que je les attends. C'eſt le terme de nos maux, parce que de l'excès du déſordre, on a toujours vu naître l'ordre & la paix. Nous nous rallierons autour du trône, comme autour du ſeul rempart de notre ſalut ; & vous verrez que toute cette longue fuſée ſe terminera par quelques coups de pétard, mais ſans danger, ſans effuſion de ſang ».

.... Je le déſire plus que je ne le crois, dis-je au curé. Rentrons dans le ſallon.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Les Nouvelles.

M. de Clinchemore, arrivoit en même-temps que nous, tenant une poignée de lettres & de papiers publics. Les nouvelles ſont curieuſes, nous dit-il en entrant; attendez.... nous allons commencer par les bulletins.

» L'aſſemblée Nationale avance à pas de géant, & ſes travaux ſont ſur le point d'être couronnés par le plus brillant ſuccès. On eſpere que tout ſera terminé avant le 25 d'Auguſte. (N'eſt-ce pas le jour de votre fête, Madame de Bel....? Oui, je m'en ſouviens. Vous ſouvenez-vous de ce gros bouquet que le petit chevalier vous offrit l'an paſſé, & qui nous fit tant rire?) Continuons. La conſtitution n'a plus rien à craindre déſormais des ariſtocrates : leurs chefs ſont f.... (Je n'oſe pas prononcer ce mot, par reſpect pour vous Meſdames.)

Le comte d'Artois eſt brouillé avec ſon beau-pere, & s'eſt retiré à *Parme*; (il mangera là, du *Parmeſan* & des *Roſſolis*).

Le prince de Condé eſt tombé de cheval, & s'eſt rompu un vaiſſeau dans la poitrine.

Le duc d'Orléans s'eſt battu au piſtolet avec le duc d'Yorck, & a été bleſſé dans l'aine. (Ces bleſſures là, ſont bien déſagréables, n'eſt-il pas vrai, belles Dames? Pour moi j'avoue que je redoute beaucoup les bleſſures dans l'aine).

Le Roi eſt très-gai, depuis qu'il s'eſt décidé à

fixer sa liste civile. Il fait tous les jours sa partie d'échecs avec les gardes nationales, & l'on assure qu'il a gagné six livres à un cordonnier de la rue d'Orléans Saint Honoré. (J'espere qu'il n'a pas pris l'argent). Voici du fin, & du bon coin, je vous jure.

Mardi premier juin, débutera dans les Coryphées de l'opéra, la Demoiselle *Hyacinte-Désirée Thyerri*, ci-devant religieuse du couvent des Annonciades. Une taille swelte, une voix pleine de sensibilité, une figure céleste, & 22 ans, font espérer aux amateurs, plus d'un genre de succès. (Plus d'un genre de succès ! je parie mille louis que les charmantes sœurs n'entendent point cette phrase).

Même jour, doit débuter sur le théatre de l'opéra bouffon des Tuileries, un Bénédictin, ancien professeur de philosophie; on dit que c'est une superbe basse-taille. (Du cloître au théatre le saut est rude, mais dans un siecle de philosophie rien ne doit surprendre. (Cette réflexion, Messieurs, est de l'auteur même de la gazette).

On propose de marier les prêtres & les moines avec les filles les moins corrompues de Paris, & d'en former une sainte colonie dans l'isle *d'Otaïthi*. (Curé, que pensez vous des plaisirs du mariage) ?

Une compagnie offre de prendre toutes les cloches de Paris, à huit sols la livre, ce qui doit, dit-on, former une somme de 40 millions. (Je voudrois savoir ce qu'on fera des pierres du clocher ? ma foi, s'en battre est le plus expédient).

Le divorce est arrêté ; mais ce n'est que le 22 juillet, jour de la Magdelaine, que nous en verrons

le décret. (Je préſume, Meſdames, que ce décret vous arrachera des larmes).

Quatre phantômes, les pieds dans l'eau, les mains remplies d'or, la tête couverte de feu, ont apparu, au milieu de la nuit, à M. le comte de Mirabeau, & lui ont crié d'une voix terrible : tout eſt perdu, Mirabeau, ſi vous conſervez la religion chrétienne. (Ceci m'a l'air d'une plaiſanterie, qu'en penſez vous M. *de la Croix*)?

M. le Chapelier s'étant trouvé chez des filles avec des tapageurs, payés dit-on par le clergé, a reçu des coups de canne, & a été obligé pour ſe ſouſtraire à un traitement plus honteux, de ſe ſauver par la fenêtre d'un ſecond, ſans culotte & ſans chapeau. Il s'eſt démis la cheville du pied droit, en tombant. (Heureux d'avoir ſauvé la cheville ouvriere dans cette bagarre)!

Mad. *Bailly* eſt accouchée d'un petit monſtre à deux têtes, ſans figure, ſans yeux, ſans bouche, ſans nez, quatre bras & une ſeule jambe. L'enfant a vécu cinq heures, & a été ondoyé.

Les filles du monde ont propoſé à la barre de l'aſſemblée de recevoir & de traiter gratis toutes les gardes nationales étrangeres, qui ſe trouveront au pacte fédératif du 14 juillet. (Cette conduite eſt d'autant plus généreuſe, qu'on dit qu'elles ſont f.... depuis qu'elles ne le ſont plus. Pardon, de ne pouvoir m'expliquer plus clairement).

La reine veut faire conſtruire un ſouterrein qui communique au Château Saint-Ange, pour aller conſulter *Caglioſtro* ſur les affaires actuelles & ſur ſon ſort futur.

M. *Maury*, entendant crier à une porte des Tuileries, *la mort de M. l'abbé Maury, qui veut acheter*

la mort de M. l'abbé Maury ? donna un grand soufflet au colporteur, & lui dit ; tu peux te vanter, maraud, d'avoir vu un revenant.

M. Charles Lameth, qui travailloit à supplanter M. de la Fayette, a reçu un grand coup d'épée dans le ventre, de la part de . . . . . .

Le tonnerre est tombé sur la table de nuit de M. d'Eprémesnil, pendant qu'il dormoit ; la frayeur de cet ancien conseiller a été telle, qu'il en est devenu fou.

Le sieur de *St. Hurugh* ayant reçu un soufflet au café de foix, est allé se précipiter du haut des tours Notre-Dame. (C'est un sot).

M. l'archevêque d'Aix a formé un appel *ad apostolos* contre tous les décrets de l'assemblée, qui écorchent les évêques & les chanoines (1). (Vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'un appel *ad apostolos* ; je m'en vais vous l'expliquer. C'est un appel..que les apôtres.... dans le tems de la primitive église..... lorsque les bornes des deux puissances n'étoient pas encore fixées... avoient imaginé..... pour décliner..... la juridiction temporelle.... Ma foi curé, vous devriez savoir cela mieux que moi).

L'embarras de M. *Clinchemore* m'amusa beaucoup plus que ses nouvelles. Mesdames de *Belm*.. & de *Joupil* lui tomberent sur le corps & le criblerent de plaisanteries, sur son appel *ad apostolos*.

---

(1) Je vous fais la justice, Madame, de croire que vous mettez ces nouvelles à leur valeur, en les méprisant souverainement. Mais convenez que vous n'êtes gueres mieux servie ; il faut devenir septicienne, Madame : il n'y a plus que cela.

CHAPITRE VI.

Le Docteur LER.

Nous sortions de table mercredi dernier lorsqu'on vint l'annoncer. Le docteur *Ler* est un médecin d'une petite ville voisine. Sa taille courte, sa figure mobile, ses yeux vifs, sa grande perruque me le firent prendre pour *Volange* jouant dans les *pointus*. Il salua madame la duchesse, salua les dames, nous salua tous d'un air goguenard & familier, qui me donna une passable idée de son originalité. Il nous assura qu'il avoit dîné à *Beaum*.... & qu'il venoit prendre une tasse de café avec nous. En prenant son café, il nous raconta fort longuement l'histoire d'une fievre épidémique dont lui seul avoit arrêté les progrès par un traitement nouveau. Le ton doctoral & emphatique avec lequel il prononça ces derniers mots, réveilla l'attention du vicomte de Font.... qui affectant une modestie très-plaisante, dit : -- me permettez-vous, M. le docteur, de vous demander en quoi consiste ce traitement nouveau ?

LE DOCTEUR.

Allons doucement, Monsieur, allons doucement ; mon traitement est simple. Il consiste à observer les hommes & à rétablir les sueurs.

LE VICOMTE.

C'est bien fait d'observer les hommes ; mais de retablir les sueurs ne me paroît pas le chef-d'œuvre de votre théorie.

LE DOCTEUR.

Pourquoi donc, Monſieur, ne ſentez-vous pas, comme moi, que toutes les fois que le ſang eſt trop épais & qu'il ne peut circuler, comme dans les pleuréſies & les fluxions & autres maladies qui dépendent d'une tranſpiration interceptée, il faut rendre le mouvement au ſang par la ſueur; ne ſavez-vous pas que la ſueur dégage les humeurs de leurs parties terreſtres, malignes & contagieuſes? ne ſavez-vous pas; mais allons doucement, allons doucement.....

LE VICOMTE.

Je ſais que les ſueurs forcees peuvent emporter ce qu'il y a de plus liquide dans le ſang, & le laiſſer plus épais, plus ſec, plus enflammé. Je ſais que les moyens qu'on employe pour procurer la ſueur ſont ſouvent dangereux, quelquefois mortels; tels ſont ces remedes employés ſi indiſcrettement, la thériaque, le vin, le faltranc, le ſafran, qui échauffent, reſſerent, allument une fievre prodigieuſe, augmentent l'inflammation, & produiſent l'effet prompt & terrible du poiſon. Telle eſt encore la précaution d'étouffer un malade par la chaleur de l'air & des couvertures, ce qui doit produire, même dans un homme ſain, la fievre la plus ardente, & une inflammation de poitrine. De l'air, docteur, il nous faut de l'air; ce n'eſt pas le tout que de faire ſuer avec des raiſonnemens, il faut de l'air, vous dis-je. L'air nous eſt plus néceſſaire que l'eau ne l'eſt au poiſſon, le purgatoire aux prêtres, la manne aux apothicaires, les preſtiges aux empyriques. Dès que l'air eſt concentré, dès qu'il ceſſe d'être pur il devient mortel. Il y a plus de 20 ans que M. Tiſſot écrivoit, qu'il

y avoit des cas, où la ſueur avoit procuré la mort du malade auſſi évidemment que ſi on lui avoit caſſé la tête d'un coup de piſtolet.

LE DOCTEUR.

Allons doucement, Monſieur, allons doucement; procurer la mort, dans certaines maladies, *concedo.* Dans toutes les maladies, *nego.* M. Tiſſot n'étoit pas infaillible, ſa théorie n'eſt pas toujours appuyée de l'expérience; & je l'ai pris ſur le fait: il ignoroit quel bien les ſueurs peuvent faire dans les fievres putrides, dans les fievres malignes, dans les fluxions de poitrine, dans les maladies inflammatoires. En un mot, j'ai réduit ce traitement en ſyſtême.

LE VICOMTE.

Prenez garde, docteur, tout ce qui s'appelle ſyſtême eſt faux en général, & dangereux en médecine.

LE DOCTEUR.

Allons doucement... Monſieur, croit-il à la médecine?

LE VICOMTE.

Oui, M. le le docteur, mais fort peu aux médecins.

LE DOCTEUR.

Quelle miſérable diſtinction! mais allons doucement, allons doucement, eſt-ce que l'une peut exiſter ſans l'autre?

LE VICOMTE.

Mais oui. La médecine peut exiſter ſans le médecin de profeſſion. La Nature eſt le mien, vous dis-je. Je n'en veux pas d'autres..... C'eſt elle qui m'avertit des excès par la fatigue, &

qui m'indique les remedes dans la diette & les privations.

LE DOCTEUR.

Allons doucement, M. allons doucement. Mais dites-moi, quelqu'habile que vous soyez, comment vous connoîtrez ces maladies aiguës & chroniques compliquées dont la médecine seule a le secret & le remede? comment vous guérirez la *phtisie*, la *cachexie*, le *cholera morbus*, *l'apoplexie*, la *catalepsie*, dont la nature n'indique pas plus les paroxismes que les traitemens? Mais, surtout, allons doucement.

LE VICOMTE.

Docteur, je ne m'effraye pas des grands mots. Les maladies étranges que vous venez de nommer ne sont que les fruits de nos excès, & les suites de nos imprudences. Un homme sage & tempérant ne doit craindre ni la cachexie, ni l'apoplexie, mais seulement de tomber entre les mains des charlatans.

LE DOCTEUR.

Des charlatans, Monsieur, des charlatans, qu'est-ce à dire? voulez-vous m'insulter; est-ce bien moi qu'on traite de charlatan? ah madame la duchesse vous ne le souffrirez pas. Des jeunes gens, des étourdis, traiter ainsi un homme de mon âge & de mon état.....

LE VICOMTE.

Allons doucement, *docteur*, & tâchez de reprendre vos sens. Vous vous fâchez mal-à-propos. Je ne fais point d'application. Vous pouvez être habile, très-bon médecin; mais vous ne m'empêcherez pas de dire, qu'un homme sage doit craindre de tomber entre les mains des charlatans. Il y en a dans votre

votre état ; il y en a dans tous les états. Les marchands, les prêtres, les auteurs, les députés ne sont pour la plupart que des charlatans, qui nous vendent leur orviétan plus cher, & souvent avec moins d'agrément que les médecins.....

Madame LA DUCHESSE.

Voilà une réparation solemnelle, M. Ler. Vous devez être satisfait. J'étois bien sûre que M. le Vicomte n'étoit point votre ennemi. Mais croyez-moi, ne compromettez plus ni votre âge, ni votre état avec ces dangereux persifleurs, qui vous répondent par des lazis. Vous passez la soirée avec nous, Docteur ?

LE DOCTEUR.

Allons doucement, Madame. Il m'est absolument impossible. Il faut que je parte. J'aurois seulement voulu communiquer à madame la ducheſſe, un petit travail de ma façon, une espece d'adresse à l'assemblée nationale, que je crois neuve, singuliere, intéressante. Mais je voudois..... que.....

LA DUCHESSE.

Quoi, que voudriez-vous ? ces MM. sont-ils de trop ?

LE DOCTEUR.

Non pas ces MM... mais....

Toutes les dames à-la-fois. Ce sont les dames, apparemment, qui vous gênent. Vous voulez nous chasser, docteur ?

Madame NOCET.

C'est une dissertation anatomique.

Madame DE JOUPIL.

Nous prend il pour des bégueules ?

Madame DE BELM...

Ces médecins là sont malhonnêtes.

Mademoiselle DE POSS...

Si c'étoit une intrigue amoureuse ! Mais.... le médecin que je vis hier en rêve étoit plus honnête & mieux tourné que cela... Est-il vrai, M. le Curé, que lorsqu'on rêve de médecin, cela présage mort ou mariage...?

LE CURÉ.

On le croyoit autrefois. Et il y a eu des hommes assez foibles pour faire leur testament de mort parce qu'ils avoient vu un médecin en songe. Mais on est trop raisonnable aujourd'hui pour de pareilles bêtises. *Un songe n'est jamais qu'un mensonge*, le tems des prophéties est passé (1).

Toutes à-la-fois. C'est égal, sortons, nous gênerions M. le docteur. Le tems n'est pas très-mauvais, nous allons faire un tour d'avenue.....

Madame LA DUCHESSE.

En effet, cela n'est pas trop honnête. Votre adresse

---

(1) On s'est moqué, & avec raison de la fameuse prophétie de dom *Gerle*, à qui une vieille femme, Susanne la Brousse, avoit prédit, il y a plus de dix ans, tous les détails de la révolution actuelle, sans compter un cataclisme plus épouvantable que le déluge universel... Malgré les lumieres du siecle, malgré les éternels non succès de ces charlatans, il y aura toujours des jongleurs, des visionnaires & des superstitieux, tant que les jeunes femmes auront des nerfs & de l'imagination, tant que les vieilles dévotes seront crédules, *sorcieres* & méchantes.

Ce n'est ni dans le *fatum mundi*, ni dans les centuries de Nostradamus, ni dans la figure du roi de pique que les fripons chercheront & pénétreront un impénétrable avenir, mais bien dans les yeux, dans la foiblesse des imbécilles qui vont les consulter.

est donc bien rude, bien scabreuse, Prenez garde, docteur ; j'ai ma pudeur comme une autre. Ne l'effarouchez pas, ou je vous en voudrois toute ma vie. Voyons.

Le docteur tira son papier, se moucha, prit ses lunettes, & lut ce qui suit.

CHAPITRE VII.

Adresse à l'Assemblée Nationale.

MESSIEURS,

TANDIS que vous occupez la terre de vos grands travaux, & que vous fixez les regards du ciel par vos vertus, vous ignorez peut-être que la France se dépeuple & perd à la fois son crédit, ses hommes & son argent. Les aristocrates, semblables aux oiseaux de nuit, n'ont pu soutenir l'éclat de la liberté naissante, ils fuient devant vos décrets, comme la nuit devant le soleil. Ils fuient, & vont porter chez nos voisins leurs plaintes, leurs vices, & nos richesses. Un citoyen obscur s'est occupé des moyens de réparer ces pertes journalieres, & il espere que l'Assemblée Nationale ne confondra point son adresse, fondée sur le plus pur amour de l'humanité, avec tous ces vains projets, enfans, pour la plûpart, de l'intérêt ou de l'ambition.

L'être suprême ne dédaigne point l'hommage de la plus foible de ses créatures, & c'est de la réu-

nion de toutes les voix que ſe forme le concert majeſtueux des puiſſances céleſtes. Vous êtes les images de Dieu ſur la terre. Tous les François vous ſont également chers ; vous nous avez rendu la liberté, vous écoutez nos prieres, & vous accueillez avec la même bonté les vœux du pauvre & les félicitations de la grandeur. J'entre en matiere.

Principes d'économie politique.

Les grands états, fondés par les conquêtes, ne ſe ſoutiennent que par les rapports intérieurs.

Ces rapports ſont les mœurs & la population.

La population fait la richeſſe d'un empire, les mœurs en ſont la force.

La population d'un pays eſt ordinairement en raiſon de la bonté du ſol.

Il eſt clair que nous devons peupler ; car que ferions nous de notre ſemence, dont la ſurabondance nous rendroit malades, & dont l'émiſſion ſuperflue nous rendroit coupables ?

Tous les légiſlateurs ont pris en conſidération les mœurs & la population. Que ſeroient les loix ſans les mœurs ? & pourquoi des mœurs & des loix ſans ſujets ?

Principes de Phyſiologie.

Nous ſommes à la fois l'ouvrage & l'inſtrument de la génération.

L'homme & la femme deſtinés à partager réciproquement les plaiſirs de l'amour, doivent également en partager les charges.

Le mâle & la femelle concourent à la formation d'un nouvel être par des moyens divers.

Il n'eſt pas néceſſaire que le mâle lance lui-même ſa liqueur dans l'organe de la femelle.

Il ſuffit, pour obtenir une véritable fécondation, d'injecter cette liqueur dans la matrice & d'en arroſer les œufs de la femelle.

Théoreme.

Trouver un moyen ſimple de doubler la population, en épurant les mœurs, ſans changer le ſyſtême politique & religieux de la France.

Il faut, 1°. recueillir, dans des vaſes hermétiquement fermés, la ſemence vainement répandue ; *extrà vas debitum.*

2°. Il faut faire conſentir à l'injection, toutes les femmes qui paſſeront 30 ans, ſans être mariées.

Démonſtration de la ſeconde partie.

Il appert, par un relevé fait dans les différentes généralités, qu'il ſe trouve actuellement en France 1,265,426 filles célibataires, depuis 30 juſqu'à 40 ans. En ſuppoſant que la moitié fuſſent ſtériles ou mal conformées, il reſtera encore 662,213 femmes, qui, ſoumiſes à l'injection, donneront par chacun an 662,213 enfans. Quand aux moyens de ſoumettre les femmes à cette ſinguliere opération, un bon gouvernement n'eſt point embarraſſé. L'intérêt, la vanité, le plaiſir de la nouveauté, les menaces, les eſpérances, ſont des reſſorts connus & employés de tout temps & avec le même ſuccès.

On ſait qu'un homme à la fleur de ſon âge, perd un gros de ſemence par chaque émiſſion.

On ſuppoſe quil n'y a pas un homme ſain, qui,

dans les 20 premieres années de sa vie, n'ait, avec les femmes, ou autrement, subi cent émission par an.

Les dix dernieres années ont peut-être été moins abondantes ; mais à coup sur, les dix premieres l'ont été davantage, tout est compensé. Au reste, cent émissions par an n'épuisent point la nature ; c'est une sécrétion dans trois jours & un sixieme ; ou autrement, par 76 heures. Allons doucement.

128 émissions fourniront une livre de cette précieuse & fécondante liqueur. Le produit de 1280 sera 10 livres. 30 livres, de 3840. Depuis 15 jusqu'à 35 ans, un homme bien constitué peut, sans forcer nature, éprouver deux mille éjaculations séminales, & perdre 15 livres & demie de la plus pure substance de son sang, sans rien perdre de sa force-vigueur.

Premier Corollaire.

De 800,000 personnes environ qui composent la ville de Paris, on peut hardiment avancer que 200,000 hommes, dans la force de l'âge, éprouvent une émission toutes les 76 heures.

Puisqu'un homme sain, avons-nous dit, en éprouve cent par an ; 365 hommes sains doivent en éprouver cent dans un jour. 2,336 hommes en éprouveront 640 & répandront 5 livres de semence, 4,672 en répandront 10 livres.

Nous pouvons donc, sans craindre de nous tromper, établir cette régle de trois, si 4,672 hommes fournissent dix livres de germe séminal, combien 200,000 personnes peuvent-elles en répandre : ou,

4672 : 10 :: 200,000 : x = 428 livres plus une once & demie :

200,000 hommes, tels que je les suppose, nous donneront 428 livres une once & demie de liqueur spermatique, ou 142 bouteilles & demie mesure de Paris.

Second Corollaire.

Si, comme MM. *Lewenhoëk* & *Hartsoëker* l'ont démontré, la millieme partie de cette liqueur suffiroit pour repeupler Paris, fermer les plaies de dix batailles, il est facile d'imaginer qu'il y auroit, & bien au-delà, de quoi injecter nos 1,265,426 filles célibataires. Il est encore facile d'imaginer dans quelle proportion la population s'accroîtroit en france: en admettant toutes les chances de vie & de mort, nous aurions au bout de dix ans, un dixieme d'accroissement, & au bout d'un siecle la population seroit doublée & les mœurs épurées, sans avoir changé le système religieux & politique de la france; *quod erat probandum.*

Je n'ignore point, Messieurs, qu'un pareil projet prête infiniment au ridicule, & peut en être couvert par ces gens qui n'approfondissent rien, & qui plaisantent de tout. Mais l'assemblée nationale, qui ne plaisante jamais, & qui sait que la force du pacte social dérive de l'énergie sérieuse des membres de l'association, plutôt que des épigrammes des beaux esprits, daignera prendre en considération l'adresse que je viens déposer à ses pieds: & en renvoyer l'examen à son comité ecclésiastique (1).

(1) Je me souviens d'avoir lu dans les observations microscopiques de M. l'abbé *Spallanzani*, l'histoire de

A ces derniers mots, les éclats de rire, que nous étouffions depuis long-temps, partirent à la fois de tous les coins de la salle. Le docteur nous lança des regards étincelans, se leva sans mot dire, prit sa canne & son chapeau, & s'en alla furieux. Madame la Duchesse n'eût pas la force de le retenir. Elle rioit aux larmes. Comment trouvez-vous M. le Docteur ?

CHAPITRE VIII.

APOLOGUE.

PUISQUE tout le monde se fait imprimer, nous dit un soir M. de *la Croix*, il faut bien que je me mette sur les rangs. *Et moi aussi*, j'écrirai, je me rendrai célèbre dans quelque petite brochure, que je ferai enchasser dans un bon gros volume in-8°, pour lui donner un peu de consistance. *Lui donner*, c'est-à-dire, à ma brochure. Et pour commencer ma renommée, voici un Apologue que je voudrois envoyer au *mercure*. Si vous le permettez, Mesdames, je vais vous en donner lecture ».

Les Dames le permirent ; & l'avocat lut en faisant des mines épouvantables :

« Un gros & gras cultivateur possédoit un immense héritage composé de champs, de prés,

je ne sais quelles injections faites sur des grenouilles en culotte, ce qui a pu donner lieu à cette extravagance du docteur *Ler.*

de

de vignes, de vergers & de forêts. Cent manœuvres cultivoient pour lui. Il dînoit avec sa famille, buvoit d'excellent vin de Chambertin, mangeoit du mouton de *présalé*, du veau de *riviere*, des cannetons de *Rouen*, des pluviers de *Dauphiné*, digéroit & s'endormoit avec ses principaux domestiques qui, plus insolens cent fois que le maître, le voloient, dînoient après lui & mangeoient presque tout. Les manœuvres venoient ensuite, faisoient maigre-chere, juroient & continuoient de travailler. A la fin ils murmurerent, se plaignirent, & perdirent patience : ils s'aviserent un jour de manger le dîner du maître & de le chasser de sa maison. Le maître cria au vol, à l'assassinat, au feu. Il traita les manœuvres de coquins, de brigands, d'enfans rebelles qui battoient leur pere. Ceux-ci dirent que leur maître n'étoit qu'un tyran, un despote, qui avoit abusé des loix de la nature, & rompu le premier le pacte social; & qu'ils étoient enfin rentrés dans tous leurs droits. Le procès fût long & pouvoit devenir sanglant. On s'en rapporta au devin du village, qui passoit pour un homme inspiré. Ce saint homme parla pendant deux jours, dit les plus belles choses du monde, prit la métairie pour lui, & laissa mourir de faim les domestiques & l'ancien maître ».

» Il faut espérer que dans quatre ou cinq mille ans d'ici, quand les hommes seront plus éclairés, les grands possesseurs de terre, devenus plus politiques, traiteront mieux leurs manœuvres, & ne se laisseront pas subjuguer par des devins & des sorciers. »

M. DE TILLET.

Je veux bien que le diable m'emporte, si je comprends rien à votre apologue.

M. DE LA CROIX.

Hé bien! M., je l'aurois cru, quand même vous n'auriez pas juré.

M. DE TILLET.

Tonnerre d'un Dieu! je ne suis pas sorcier, & je veux être pendu, si vous n'avez pas l'air d'un énergumene entre les mains d'un exorciste!

M. DE LA CROIX.

En effet, je pourrois bien avoir l'air d'un Energumenne, lorsque vous vous plantez devant moi comme un therme; je me sens alors possédé de je ne sais quel mauvais génie qui me déchire l'ame & me décompose la figure.

M. DE TILLET.

Je parie cent louis que vous n'avez jamais eu d'autre génie; que la terre m'engloutisse, si ces dames ne sont de mon avis.

M. DE LA CROIX.

Pourquoi mendier l'avis de ces dames? elles ne doivent prendre aucun parti dans cette querelle.

M. DE TILLET.

Vous vous troublez, seigneur, de par tous les diables!

M. DE LA CROIX.

Il n'est pas temps, seigneur, de me troubler encore; mais il est temps de finir un jeu qui déplait sûrement à madame la ducheſſe, &c.....

Mad. LA DUCHESSE.

Votre apologue est très-joli, très-bien fait; mais,

dites-moi, M. de la Croix, qu'eſt-ce qu'un apologue? eſt-ce une ſatyre, une diatribe pour ou contre l'aſſemblée nationale?

M. de Let..

Apologue eſt un diminutif d'apologie, & en vient, comme démagogue vient de démagogie, philoſophe de philoſophie, & Ruſſe de la Ruſſie. Il eſt clair qu'apologue veut dire un faiſeur d'éloges. Quoi donc?

M. de la Croix.

Cela vous paroît clair, M., j'en ſuis fâché; mais ce n'eſt point cela du tout.

M. de Clinchemore.

Je m'en vais vous le dire, moi, apologue eſt un énigme en proſe, une eſpece de charade qui n'a ni commencement, ni milieu, ni fin, & où l'auteur préſente une penſée pour une autre, comme qui diroit un *bouchon* pour un cabaret, un *lion* pour un homme fort, un *âne* pour un ſot, une *vénus* pour mad. la ducheſſe, &c.

M. de la Croix.

Vous n'y êtes pas davantage.

Mad. de Joupil.

Je le ſais, je le ſais, moi, & vous verrez qu'une femme en ſait plus long que bien des hommes. Un apologue eſt un conte naïf, une fable dont on tire une inſtruction morale. N'eſt-ce pas cela? & les fables de la Fontaine ne ſont-elles pas des apologues?

M. de la Croix.

Très-bien, madame, en vérité, très-bien, & je vous en fais mon compliment.

MAD. LA DUCHESSE.

Ah! parbleu, MM. les docteurs, vous en tenez, & on peut appeller cela une excellente plaisanterie.

M. DE LET...

Un éloge, une fable, un compliment, tout cela se ressemble, madame, & il n'y a pas tant de quoi se récrier contre nous. Quoi donc?

CHAPITRE IX.

LA MORALE.

J'AI quitté cette brillante société avec beaucoup d'humeur contre la société, beaucoup d'impatience contre la grandeur; & sur-tout beaucoup de mépris pour ces impertinens bavards, qui imposent silence à un honnête homme, qui s'emparent des maisons & de l'opinion, décident, coupent & tranchent avec un orgueil qui n'a rien d'égal que leur ignorance. Le curé de Nou... simple & modeste, est mis à l'écart; on écoute, on applaudit un fat qui parle en lorgnant, & se mire en pirouettant.

Montaigne disoit, nous louons un cheval de ce qu'il est vigoureux & adroit, & non de son harnois; un lévrier de sa vîtesse & non de son collier, pourquoi de même n'estimons-nous pas un homme, par ce qui est sien? Il a un train, un palais, tant de crédit, tant de rentes, tout cela est autour de lui, non en lui.»

J'ai entendu faire cent fois la même réflexion, & je n'en vois pas moins rendre d'hommages aux

places ; à la houſſe, au collier. Lorſque le cardinal de Rohan, brillant de graces & de faveur, jouiſſoit de douze à quinze cens mille livres de rentes, avec l'oreille du maître, c'étoit le prélat le plus aimable, le plus délicieux convive de Paris. Les femmes & les beaux eſprits ſe diſputoient l'honneur de lui plaire. Je parie que c'eſt un homme ordinaire, crédule, vain, ſuperficiel, depuis que le comité eccléſiaſtique ne lui a laiſſé que 30,000 livres de rente.

Je ne ſais quel poëte diſoit un jour à Antigone qu'il étoit le fils du ſoleil : plus ſage qu'Alexandre ſon maître, Antigone répondit ; le valet qui nettoye ma chaiſe percée, ſait qu'il n'en eſt rien.

Mais qu'on diſe à M. de la *Harpe* qu'il eſt le grand référendaire de la philoſophie, à M. de *Beaumarchais* qu'il eſt le fléau de la médiocrité, à M. de *Mirabeau* que toute l'Europe eſt proſternée devant ſon génie, à madame de *Genlis* qu'elle eſt le modele des femmes, à MM. de *Lameth* qu'ils ſont la lumiere de l'aſſemblée nationale, vous n'en direz point aſſez ; l'amour-propre n'eſt jamais en reſte, il renchérit ſur tous les éloges (1). On dit qu'il viendra un temps où nous dépouillerons les hommes de leurs titres & de leur réputation, pour ne juger que leurs qualités perſonnelles ; moi, je ne crois rien. Les hommes ſe laiſſeront toujours mener par des hochets, des titres & des rubans. Toutes les révolutions du monde n'empêcheront point de placer la grandeur dans les honneurs & les richeſſes, & le mépris

(1) Voltaire a dit très-plaiſamment, « l'amour-propre eſt comme l'inſtrument de la génération, il eſt utile, il fait plaiſir, mais il faut le cacher ».

dans la misere & la pauvreté ; & lors même que vous supprimeriez tous les titres de *ducs*, de *comtes*, de *marquis* & de *barons*, il restera toujours la séduction de la naissance, & l'aristocratie mille fois plus insolente de la richesse (2). On peut nous

---

(1) Je ne sais si l'assemblée nationale, qui vient de supprimer en effet & d'anéantir d'un trait de plume tous les titres de la haute noblesse, a consulté la saine politique autant que la générosité de ses sentimens. On demandera toujours si ce n'est pas casser bras & jambes au gouvernement, que de le priver de ses moyens de récompense & d'émulation ? si ce n'est pas réduire en derniere analyse tous les honneurs, tous les mérites, toutes les valeurs en argent comptant, que d'anéantir tous les hochets de la vanité ? Si enfin on croit moins dangereuse la corruption des richesses, qui va devenir d'autant plus active, que l'ambition lui prêtera tous ses ressorts, & d'autant plus sûre qu'elle sera moins soupçonnée : pour moi, j'avoue 1°. que de deux personnages également riches, le moins insupportable à mes yeux, étoit celui qui, au tort de ses richesses, joignoit le hasard heureux de la naissance ; 2°. que quoique je n'aie jamais ni aimé, ni flatté les grands, je crois également impossible & impolitique d'ôter à la fois d'un grand état monarchique, toutes les puissances intermédiaires subordonnées, qui forment la monarchie, dont le principe fondamental est : *point de monarque, point de noblesse ; point de noblesse, point de monarque.* « Abolissez dans une monarchie tous les pouvoirs intermédiaires, subordonnés & dépendans, vous aurez bientôt un état populaire, ou bien un état despotique ».

Montesquieu, liv. 2, chap. IV.

éblouir un moment avec les brillantes chimeres de la *liberté* & de *l'égalité*. Mais il n'en eſt pas moins vrai que la liberté gît dans l'empire, & l'égalité dans l'imagination. Liſez plutôt les Annales Politiques de M. *Linguet*.

Je ne dirai point comme Montaigne, « puiſque nous ne pouvons atteindre la grandeur, vengeons-nous en par en médire ; » je ſuis loin d'applaudir à ces virulentes ſorties que nos courageux écrivains ſe permettent contre les grands & la grandeur, depuis que les grands ſont terraſſés; mais par ſentiment & par réflexion, j'eſtimois plus M. *Necker* dans ſa diſgrace, que M. le *Chapellier* dans ſa plus haute faveur. J'aurois volontiers paſſé ma vie avec *Helvetius* cultivant les laitues de ſon jardin, & je doute que je conſentiſſe à paſſer un jour entier avec M. de *la Fayette*, colonel général de la milice nationale de France.

J'ai vu de près les dieux de la terre, & rien ne m'a ſurpris, que le reſpect imbécille qu'on a pour eux. C'eſt une grande & vieille erreur dans la ſociété de reſpecter des hommes qui employent à troubler ſon repos, les mêmes moyens qu'on ne leur avoit confié que pour ſon bonheur.

Que me font les titres de la ducheſſe de *Bourv...* Les 20,000 mille livres de rentes d'un M. de *Tillet*, la Croix de M. de *Clinchemore* ? tous ces gens-là font ils venir un épi, peuvent-ils m'inſtruire, ou m'amuſer ? non. Alors, ſans héſiter, je les mets au-deſſous de l'honnête laboureur qui me nourrit, du courageux *Raynal* qui m'éclaire, & de *l'Hiſtrion* qui m'amuſe.

C'eſt très-bien, très-ſagement penſé, & la pre-

805

mière fois que je ferai en ſcene, j'irai comme les autres porter mon encens devant l'idole du jour. Voilà les hommes, tels ils ont toujours été, tels ils ſeront toujours, depuis *Cadix* juſqu'à *Jedo*. Que Dieu les béniſſe; ma brochure eſt faite.

FIN.